

Compte-rendu de la 35^e conférence de l'UKSG

Glasgow, 26, 27, 28 mars 2012

À noter : lors de l'assemblée générale de l'UKSG a été nommé un nouveau bureau :

Chair : Ross McIntyre (Université de Manchester)

Secrétaire : Kate Price

Trésorier : Charlie Rapple

Il a aussi été décidé de maintenir les frais d'inscription à l'association à £99, et de changer le nom (UK Serials group) en UKSG.

1 ^e session plénière : Refocusing our future	2
3 ^e session plénière : Informed decisions	4
4 ^e session plénière : Repository reality	6
5 ^e session plénière : The future of scholarly journals : slow evolution, rapid transformation, or redundancy ?	7
6 ^e session plénière : And finally...	10
Atelier 1 : Minimizing disruptions : an update on the TRANSFER guide	11
Atelier 2 : JISC collections banding review - or : zen and the art of banding maintenance	12
Atelier 3 : Patron-driven e-books : the promise and the (potential) pitfalls	13

1^e session plénière : Refocusing our future

- **Sharing the foundation of social institutions**
Stephen Abram, Gale Cengage Learning
- **Autosubversive practices in academic publishing**
Martin Paul Eve, University of Sussex

Stephen Abram ouvre ces trois jours de débats et de discussions par un appel aux bibliothécaires, contraints à s'adapter rapidement ou à périr, en rappelant quelques points clés :

- Le livre n'est pas mort ou mourant : la lecture évolue.
- Le public évolue, et beaucoup (i.e. Google, Facebook, etc.) les connaissent mieux que nous
- Le contexte économique est différent
- La technologie se fait sociale, et supporte des initiatives de grandes ampleurs
- Le PC n'est pas mort, mais la technologie mobile a révolutionné la dynamique en place
- Les périodes de grands changements sont également celles où les opportunités sont les plus nombreuses

A ce jour, les bibliothécaires sont dans une attitude de déni et attendent un « prince charmant » technologique qui n'arrivera pas. Aux bibliothécaires de prendre le taureau par les cornes.

Quelques pistes :

- Connaître ses limites : Google, FB ont pris la main sur les questions 'who, what, when, where', et la conserveront ; les bibliothèques ont une plus value à apporter sur les questions 'how and why'.
- Créer de la confusion pour l'utilisateur (par exemple face à la multiplicité, la complexité des outils, des conditions d'utilisation, des points d'accès, etc.).
- Multiplier les échanges, les collaborations nationales, internationales, etc. et voir large (analogie du tricot, magnifique travail de détail mais pas transposable à grande échelle).
- Être « technologiquement agnostique », ne pas se limiter à un seul format.

Sa conclusion : les bibliothèques ont la possibilité d'être un élément majeur du plus grand changement technologique depuis l'invention de la presse : « *get our guts together and get on with it.* ».

Martin Eve prend le relais, avec l'ambition de chercher où trouver un point d'accord entre chercheurs, bibliothécaires et éditeurs dans le monde des bibliothèques, avec l'idée sous-jacente que tous savent d'une façon ou d'une autre leur propre travail.

La situation :

- Les chercheurs expriment de plus en plus de mécontentement quant au système de publication : ils en produisent la matière, que paie également le contribuable, pour alimenter un monde clos, restreint, et onéreux à la consultation.
- Le problème est accentué par le système même de la publication, fondé sur la réputation et sur l'impact des revues.
- Les bibliothèques ne déterminent pas toujours quels sont les besoins en termes de souscriptions, et se rattrapent via les big deals.
- Le green Open Access n'est pas viable : il plaide pour un Gold Acces.

Bref, tout le monde a sa part de responsabilité :

- Les éditeurs, qui font payer cher et offrent un accès restreint : il faut qu'ils rendent leurs produits aussi bons que les alternatives ouvertes, et ils seront alors réellement reconnus pour le travail effectués.
- Les bibliothécaires qui laissent s'immiscer le secteur privé et sont trop passifs face au changement : il faut se montrer plus incisifs pour valoriser le rôle de centralisation de la connaissance que devraient avoir les bibliothèques.
- Les chercheurs qui orientent les politiques d'acquisition en fonction des endroits où il publie.

Comment alors répondre au problème ? En travaillant de concert, et en faisant de la bibliothèque l'éditeur. Alors, seuls seraient perdants ceux qui profitent du système sans contribuer. Malheureusement, la présentation s'arrête sur cette note d'intention sans beaucoup plus de détails : nous avons la stratégie, pas les moyens d'y parvenir, si ce n'est qu'il ne s'agit pas de détruire le modèle existant pour reconstruire à partir de rien (auquel cas, l'interim serait douloureux car l'accès serait alors totalement interrompu). Il s'agit selon lui de commencer avec un poignée d'institutions et de monter en puissance progressivement en étendant le modèle.

3^e session plénière : Informed decisions

- **Developing usage as a new metric: progress on the Journal Usage Factor**
Jayne Marks, Wolters Kluwer: Lippincott Williams & Wilkins
- **JUSP: JISC's Journal Usage Statistics Portal**
Ross MacIntyre, The University of Manchester
- **An evidence-based approach to engaging healthcare users in a journals review project**
Anne Murphy Adelaide and Meath Hospital

Cette séance plénière se penche sur les outils d'aide à la décision disponibles ou en développement. Il s'agit de déterminer comment faire des choix raisonnés et justifiés dans un contexte économique instable.

Jayne Marks présente dans un premier temps l'Usage factor, qui se veut un complément indispensable, sinon une alternative, à l'Impact factor. Jayne Marks a ces dernières années participé à une étude menée afin de vérifier si les statistiques d'usage peuvent constituer une nouvelle forme de mesure ; les objectifs de l'étude étaient de vérifier si ces statistiques ont du sens, si les divers publics impliqués (bibliothécaires, libraires, etc.) seront prêts à les accepter, et si elles sont suffisamment solides.

Les données ont été extraites de 326 journaux et 150.000 articles, dans tous les champs de la connaissance, et testées sur 24 mois (période qui a été considérée comme idéale). Les tests ont été menés par grands ensembles thématiques pour une plus grande homogénéité ; les petits titres avec moins de 100 téléchargements par item n'ont pas intégrés.

Un résultat intéressant : le classement, les données obtenues avec l'UF ne correspondent absolument pas avec l'IF.

Et le futur du projet :

- Consolider les résultats
- Élargir le corpus d'étude
- Protéger les protocoles pour éviter les attaques (humaines/robots) lors des transferts
- Établir une routine, un protocole, des standards transférables, et une taxonomie simplifiée pour classer les journaux
- Le code de bonnes pratiques (qui est Counter compliant) pour l'UF sera publié prochainement

Ross McIntyre vient ensuite présenter le projet JUSP (JISC Usage statistics portal).

Pour une présentation du projet et ses composants techniques, voir la (très prochaine !) page du site de COUPERIN.

Dernière intervenante de cette session, **Anne Murphy** vient expliquer la façon dont le Tallaght Hospital de Dublin a dû faire face aux coupes sévères dans le budget de la documentation (25%), en restreignant son portefeuille de revues (environ 300 à l'origine) en s'appuyant sur son public.

Le but était d'impliquer activement les lecteurs de l'hôpital (chercheurs, enseignants, praticiens, etc.) dans un souci de transparence, pour justifier les coupes effectuées, et pour que les lecteurs comprennent la situation et les choix.

Une étude a donc été menée auprès des 500 lecteurs, via un formulaire (ou plus exactement plusieurs versions du formulaire pour s'adapter aux divers laboratoires) et ont obtenu environ 36%.

Le sort d'environ 250 journaux était en jeu (après avoir retiré les titres non annulables, journaux dans un package, faisant partie des *core titles*, financés indépendamment, etc.).

Autre élément d'aide à la décision, une comparaison des coûts et de l'usage. Suite aux retours des lecteurs, et à l'étude sur le coût à l'usage, après ajustements et plusieurs séries de tests, 75 journaux ont été annulés.

Une enquête de satisfaction a été menée et a récolté... une réponse, positive. Subséquemment, une nouvelle enquête, en vue d'une campagne d'annulation, va être menée en 2012.

- **The peer project : investigating the effects of green open access**
Julia M. Wallace, The PEER Project
- **What we don't know we don't know information overabundance in the modern scholarly world**
Gregg Gordon, SSRN

Julia M. Wallace présente le PEER Project : www.peerproject.eu/reports/
Les résultats complets seront présentés à Bruxelles le 29 mai prochain.

L'objectif est d'étudier les effets à grande échelle d'un dépôt systématique des auteurs de leurs manuscrits. Un observatoire a donc été créé, regroupant 5 partenaires, dont l'INRIA, 2 partenaires techniques, 12 éditeurs (BMJ, CUP, Sage, peiner, Elsevier, OUP, Nature, IOP Wiley, Taylor&Francis, etc.), et visant à créer un corpus d'étude suffisant ; pour ce faire, 240 journaux sont étudiés. Trois études spécifiques ont par ailleurs été commissionnées. Le budget du projet était de 4,2M EUR.

Les questions sous-jacentes étaient :

- Comment le dépôt à grande échelle affecte-t-il la viabilité du journal
- Le dépôt induit-il un accès accru ?
- Comment le dépôt affecte-t-il l'écologie de la recherche en Europe ?
- Quels facteurs influencent la volonté de déposer dans des archives institutionnelles ? Quels sont les coûts associés ?
- Peut-on dégager des modèles pour illustrer comment les systèmes traditionnels de publications peuvent coexister avec l'auto-archivage ?

Le projet a d'abord rappelé l'importance des métadonnées : un article n'est pas disponible tant que l'ensemble des MD n'a pas été ajouté. C'est une difficulté supplémentaire, d'autant que les MD requises, les configurations concernant les embargos etc. varient d'un dépôt à l'autre.

Par ailleurs, deux méthodes d'archivages ont été testées : l'auto-archivage par l'auteur lui-même, et le dépôt par l'éditeur. Un point majeur relevé est le peu de succès de l'auto-archivage : 11.800 auteurs ont été invités à déposer, et 170 l'ont fait.

Il est apparu que peu de chercheurs associaient Open Access et auto-archivage (green road) : ceux qui le faisaient relevaient surtout des sciences dures (maths notamment) et des SHS ; à l'inverse, ceux qui associent majoritairement Open Access avec Open Journal (gold road) sont surtout les chercheurs de STM et des sciences de la vie.

Les études menées sur les pratiques de publication ont révélé que les chercheurs ne voulaient pas changer de façon fondamentale la façon dont la recherche est diffusée.

Gregg Gordon vient enfin présenter le SSRN, un dépôt en ligne pour les sciences humaines (<http://www.ssrn.com>)

5^e session plénière : The future of scholarly journals : slow evolution, rapid transformation, or redundancy ?

- **The transformation is already here it's just unevenly distributed**
Cameron Neylon, Science in the Open
- **So why hasn't the journal changed more as a result of the internet ?**
Michael A. Mabe, International Association of STM Publishers

Cette session s'intéresse à la question sensible du changement dans le monde de la recherche, en confrontant deux points de vue : les transformations sont déjà là / il n'y a pas de changement sensible.

Cameron Neylon, de Science in the Open, pose la question : les journaux vont-ils changer, et apporte pour commencer une réponse de Normand : certaines choses vont être transformées, d'autres non, mais fondamentalement, la structure du journal ne convient plus. Il rappelle les constantes d'une revue : un nom déposé et reconnu, contenant des articles jamais publiés auparavant, n'appartenant pas à un autre journal, avec un ou plusieurs auteurs, sous forme « narrative » ; le tout est matériellement stable et compréhensible.

Il montre ensuite des choses différentes : FigShare, par exemple, qui vise à rassembler et diffuser les données de la recherche, mais sans l'apparat textuel qui caractérise un article ; il parle également de WordPress, qui permet l'auto-publication, qui est bon marché sinon gratuit, diffusable à grande échelle...
Ce sont des alternatives à la forme traditionnelle.

Il décrit ensuite son processus de recherche sur plusieurs questions, les documents consultés et les résultats obtenus : pour des questions simples, Google et Wikipédia, des sites sérieux, une base de données, et, via GoogleScholar, des articles pour une requête bibliographique qui s'est avérée particulièrement malaisée et pénible.
Sa conclusion personnelle est qu'il préférerait consulter google, wikipédia, une base de données, n'importe quoi mais pas un journal car comme le disait hier Gregg Gordon de SSRN : « *The research literature has a poor user interface* », et l'article n'est pas adapté.

Pourquoi alors cette persistance du journal ? Les chercheurs s'y disent très attachés. Cameron Neylon pense qu'ils y voient une forme de branding, une volonté de valoriser leur travail, de filtrer bons et mauvais articles, une sorte d'autorité, mais selon lui la réalité est autre : les chercheurs souhaitent le prestige, et utilisent les journaux non parce qu'ils les aiment, mais parce qu'ils en ont besoin pour avoir des subventions et être reconnus. Selon lui, « *Once we stop pretending we consume articles, we will stop writing them* ».

Que faire alors ? Comment remplacer le journal ? Les pistes sont multiples : publications en fragments, petits morceaux, données, méthodologies, etc. Certains de ces fragments pourront continuer à être mis sous forme narrative comme c'est aujourd'hui le cas, ce sera toujours possible, mais optionnel. On pourra par ailleurs agréger, remanier, adapter ce format plus facilement.
Les caractéristiques traditionnelles du journal ne sont pas adaptés à la façon dont nous consommons aujourd'hui, de façon fragmentée et ponctuelle.

Michael A. Mabe prend ensuite la parole et pose la question : pourquoi les journaux n'ont-ils pas encore changé avec Internet ?

Les travaux sur la question sont multiples :

- Michael Clarke, *Why hasn't scientific publishing been disrupted more?* (Scholarly Kitchen, 4 jan. 2010)
- Les travaux de Geoff Bilder sur les « incunables numérique »
- Joe Esposito, *Publishing after the apocalypse* (Posts and articles, 21, p.13-19, 2010)

Michael A. Mabe introduit la notion d'incunables numériques ; il rappelle qu'après l'invention de l'imprimerie, les changements importants suivants ont été extrêmement longs à venir (par exemple l'invention du journal scientifique par Oldenburg remontant à 1665). Suite à la révolution numérique, si l'on se réfère à cette échelle, les prochains changements pourraient prendre des décennies à se manifester !

De même, entre l'invention du codex et celle du livre tel qu'on le connaît se sont écoulés plusieurs siècles, et depuis, le format du livre est resté très stable ; même aujourd'hui, le PDF n'est qu'une réplique du format livre dans l'environnement numérique. Le format de la page Web se rapproche en revanche du codex.

Il montre également quelques exemples de mises en page d'articles, aujourd'hui, comparés à des articles imprimés, et la constance de cette mise en page ; certes, une structuration a été ajoutée (voir le code sous-jacent) mais à l'écran, le résultat ne varie pas.

Quels sont les besoins fondamentaux des chercheurs, selon lui ?

- En mode « auteur » :
 - Transmettre une idée le premier
 - Se sentir en sécurité quand il transmet cette idée
 - Avoir son idée reconnue et acceptée par ses pairs
 - Diffuser l'idée au public adéquat
 - Être reconnu pour cette idée
- En mode « lecteur »
 - Identifier une source d'information
 - La localiser
 - La consommer
 - S'assurer qu'elle est définitive, permanente, validée
 - La citer

Quelles sont les caractéristiques d'un journal « à la Oldenburg », selon lui ?

- Il est daté, enregistré, reconnu
- Il a un sceau de qualité
- Il dissémine des idées à une audience académique ciblée
- Il permet l'archivage, l'enregistrement de la version finale d'une idée
- Aujourd'hui : on peut chercher et naviguer à l'intérieur
- Une étude a été menée par Elsevier en 2009 (*Author feedback programme*) révélant les points requis par les chercheurs quant aux journaux : leurs besoins se résument à « qualité » et « vitesse ».

L'introduction d'Internet a-t-elle changé quelque chose à ces besoins et à ces caractéristiques ?

Il ne pense pas que ce soit le cas.

En 1993 il avait mené une étude sur les motivations qui poussent les chercheurs à publier (par ordre de priorité) :

- Disséminer ses résultats
- Avancer leur carrière
- Obtenir des subventions
- Être reconnus
- Établir un précédent

Renouvelée en 2005, l'étude a révélé exactement les mêmes résultats.

Y aura-t-il un changement générationnel ? D'après lui, pas sensiblement. D'une part, nous sommes entrés dans Internet il y a maintenant 20 ans : on a déjà connus une nouvelle génération de chercheurs. Par ailleurs, le marché de mass et le marché académique ne sont pas les mêmes : ce qu'on fait dans le cadre de la vie privée n'est pas nécessairement transposé dans la vie professionnelle, et c'est ce qu'on constate chez les chercheurs : les jeunes chercheurs sont plus conservateurs qu'on ne le pense, car ils se conforment à un modèle établi pour se faire un nom.

Pourquoi alors ces besoins fondamentaux sont-ils si statiques : parce qu'ils sont semblables à la sélection naturelle et à l'évolution. Quand l'animal est adapté à une niche écologique qui ne change pas, il n'a pas non plus besoin de changer. Et selon M. Mabe, mais aussi J. Esposito, le numérique n'est qu'un nouvel outil qui sert un objectif ancien.

Parlons donc d'écologie de l'information, et des niches de communication.

La communication se caractérise par un certain nombre d'éléments :

- Le mode (de 1 à 1, de 1 à plusieurs, de plusieurs à plusieurs)
- La direction (unidirectionnel, interactif)
- La façon de délivrer le message (oral, écrit)
- La temporalité (en direct, enregistré, etc.)
- Le registre (privé, public, informel, formel)
- « L'accentuation » (en V.O. : « enhancement ») (diffusion télévisée, radio, web, etc.)

Par exemple, dans le cas de la présentation de M. Mabe : de un à plusieurs, en direct, formel, en public, unidirectionnel sauf pendant les questions ; il n'y a pas d'accentuation dans le cas présent, mais la présentation pourrait être filmée et diffusée.

Les technologies numériques ne sont dans cette perspective pas un changement fondamental, mais une accentuation nouvelle. Elles permettent de nouvelles choses, par exemple de faire de l'écrit, de plusieurs à plusieurs (wiki), mais elles ne transforment pas fondamentalement la communication ; on lit, écrit, parle, écoute de la même façon, et le numérique n'est qu'un attribut de plus.

Quid alors du futur ? M. Mabe doute que des changements profonds se feront dans le futur immédiat.

- Le système de la recherche remplit (outre le besoin philosophique de la connaissance) les besoins humains des chercheurs, notamment un besoin de récompense et de reconnaissance.
- Ce besoin, et les niches informationnelles qui l'accompagnent, sont plutôt constantes à travers le temps.
- Le système est caractérisé par un certain conservatisme, une réelle constance.
- La technologie ne permet qu'une plus grande efficacité dans la satisfaction de ces besoins : on a une idée, on veut la diffuser, on ne veut pas qu'elle soit volée, on veut être reconnu pour cette idée, et ça s'arrête là.

- **Endangered species – myths and reality**
Ian Middleton, EBSCO Information Services
- **The emotional consequences of the idealisation of the elderly married academic librarian (male) by the elderly unmarried academic librarian (female) – a study**
Stephen Buck, Dublin City University

Ian Middleton présente l'étude menée par EBSCO information service auprès de « leaders d'opinion », soit 141 bibliothécaires, éditeurs, agents et intermédiaires, consortia, etc. Avec un taux de réponse de 65%, des questions fermées mais aussi de nombreuses questions ouvertes, l'enquête a été un succès. Il s'agissait de tester quelques mythes, quelques idées reçues sur le monde de l'information, dans un contexte de changement entraînant peurs, rumeurs, etc.

Cette étude sera publiée sous forme de cinq livres blancs le 16 avril 2012 ; ils porteront sur le futur des bibliothèques académiques, l'accès aux contenus, l'impact de l'Open Access, le rôles des agents de souscriptions, et les futures forces.

Le but de cette présentation était de donner un avant goût des résultats.

Atelier 1 : Minimizing disruptions : an update on the TRANSFER guide

- *James Phillpotts, Oxford University Press*

Chaque année, un nombre impressionnant de journaux et de revues sont transférées d'une société savante vers un éditeur, ou d'un éditeur vers un autre éditeur.

Les problèmes découlant de ce procédé sont multiples :

- Disparition des backfiles
- Charge de travail supplémentaire
- Changement de procédures
- Délai d'accès, interruptions...

Le groupe de travail TRANSFER (dont 8 éditeurs et 5 bibliothécaires), depuis 2006, vise à produire un code de bonnes pratiques (voir [notre traduction sur le site](#)) ; la version actuelle, 2.0, est en cours de révision.

36 éditeurs l'ont à ce jour signé, mais le code reste purement incitatif, et vu plutôt comme un cadre de travail pour les procédures internes que comme un document engageant les acteurs en place.

Le développement de la version 3.0 fait émerger des questions prioritaires :

- L'accès : soutenir les droits d'accès perpétuel.
- Développer la communication auprès des bibliothèques, notamment les destinataires des alertes électroniques. À ce sujet, voir [ETAS](#), *Enhanced Transfer Alerting Service*, qui fournit des informations relatives aux revues transférées. Un exemple d'alerte, que l'on peut obtenir par flux rss :

International Journal of Circumpolar Health 24 mars 2012 09 :37 Print ISSN : 12399736 Online ISSN: 22423982 Effective transfer date: 2012-03-19 To: Co-Action Publishing From: International Association of Circumpolar Health Publishers

- Développer le glossaire des termes pour les éditeurs
- Attaquer la question de l'usage faite du code par les éditeurs : le rendre plus coercitif ?

Atelier 2 : JISC collections banding review - or : zen and the art of banding maintenance

- *Hugh Look, consultant, JISC Collections*

Ces bandes tarifaires sont utilisées par JISC collection pour servir de base au prix de souscription aux ressources de son catalogue en ligne. Toutes les institutions membres de JISC Collection sont ainsi réparties dans l'une des dix bandes, avec des ajustements en fonction de la nature de l'établissement (enseignement supérieur, collèges spécialisés, écoles, musées, etc.).

Le système est en révision ; jusqu'à maintenant, tout était basé sur les financements publics qui ont récemment considérablement changé. Le volume global de ces financements décroît, la part des frais d'inscription des étudiants est croissante (et n'est à ce jour pas prise en compte), les sources de financement se multiplient (secteur privé, Union Européenne), les institutions évoluent (fusions, multi-sites, campus à l'étranger...) : il faut donc tout mettre à jour, pour que ces bandes ne soient pas détachées de la réalité, qu'il n'y ait pas d'inégalités flagrantes. Introduire une nouvelle répartition est complexe, et potentiellement douloureuse pendant un temps d'adaptation, mais le but visé est de parvenir à un système complet et homogène sur lequel on n'aurait pas besoin de revenir.

À ce jour, le système s'appuie sur trois éléments seulement :

- Fonds centraux destinés à l'enseignement
- Fonds centraux destinés à la recherche
- Fonds des institutions locales

Il ne prend pas en compte les FTE ou l'usage ; des tentatives ont eu lieu, appuyées sur ces données : ce fut un cauchemar et a produit des résultats peu probants ; les données sont transparentes et disponibles sur le site. Ne pas utiliser les FTE est en quelque sorte une conséquence de l'Histoire : en 1992, les anciennes Polytechnics sont devenues des universités ; elles ont, traditionnellement, peu vocation à la recherche, et sont majoritairement orientées vers l'enseignement et, par conséquent, moins riches car moins subventionnées, quoiqu'avec bien plus d'étudiants. On arriverait au paradoxe, en s'appuyant sur les FTE, de classer plus haut dans le système de bandes (donc de faire payer davantage) des établissements plus pauvres que leurs homologues moins vastes, mais plus riches.

Le futur système comprendra tous les éléments de financement que l'on retrouve dans le système britannique (données chiffrées = moyenne nationale)

- Fonds traditionnels destinés à l'enseignement et la recherche (34%)
- Frais d'inscription des étudiants (31%) incluant les campus étrangers
- Fonds des institutions locales (6%)
- Fonds privés (2%)
- Associations (2%)
- Autres fonds du secteur public (hôpitaux...) (2%)
- Fonds européens (1%)

Autre point important : il ne comportera plus que 5 à 6 bandes.

Il va de soi que la transition sera complexe, et prendra du temps (on estime que le modèle sera opérationnel d'ici 3 à 4 ans). Les établissements devront s'adapter, mais aussi les éditeurs.

Atelier 3 : Patron-driven e-books : the promise and the (potential) pitfalls

Anna Grigson, University of London

La présentation couvrira la « Patron driven acquisition » (PDA) et Demand-driven acquisition (PDA / DDA).

- **Le problème : ce qui est mauvais dans le système actuel**

Le paiement se fait en amont (souscription ou chat) : le livre devient disponible pour lecteur ; s'il le lit c'est parfait, si non, la dépense a été en vain. Autre cas : le lecteur cherche un livre dans la collection : s'il le trouve, c'est très bien, si non, frustration.

On a donc un décalage entre ce que la bibliothèque offre et ce que le lecteur veut. Certaines études suggèrent que l'overlap est peu important et que l'on a affaire près de 40% de gaspillage dans le budget d'acquisition.

- **Les promesses du PDA**

Faire en sorte que le gaspillage soit nul, que l'overlap entre ce que possède la bibliothèque et ce que veut le lecteur soit identique.

Les avantages :

- Le lecteur obtient immédiatement accès à ce qu'il souhaite
- Les bibliothèques ne font plus d'acquisition « au cas où »
- La collection colle au besoin des lecteurs
- Les bibliothécaires gagnent du temps sur le processus de sélection

- **Les différents modèles**

Le purchase model

- Le fournisseur a un catalogue de titres disponibles.
- La bibliothèque spécifie des critères, par exemple : prix, sujet, date, éditeur, langue, public visé, etc.
- L'éditeur dédouble en fonction de ce qui se trouve déjà dans la collection de la bibliothèque, puis active, dans la liste restante, les e-books correspondants aux critères établis par la bibliothèque.
- La bibliothèque ajoute ces titres dans son catalogue/discovery tool/etc.
- Pour l'utilisateur, c'est transparent : pas de distinction entre ce qui est déjà possédé par la bibliothèque et ce qui est en PDA.
- L'utilisateur choisit le titre qu'il souhaite consulter ; dans beaucoup de cas, certains usages sont gratuits (premier lecteur, lecture de quelques minutes, lecture de quelques pages...).
- Les usages suivants sont ensuite comptabilisés : usages suivants, temps de lecture supérieure à tant de minutes, lecture de plusieurs pages, etc.
- Ces usages déterminent la « valeur », l'intérêt du livre : on va payer pour les titres ayant rempli les critères, ayant été consultés un certain nombre de fois, etc.
- Dernière étape (optionnelle) : on stoppe le PDA. L'accès aux livres non achetés est stoppé, l'accès aux livres acquis est définitif. Les livres non acquis sont supprimés du catalogue.

- Il est intéressant de noter qu'on ne gagne en général pas d'argent sur le prix du livre, mais que celui-ci n'est pas acquis tant que son intérêt n'a pas été démontré.

Le rental or loan model

- Les premières étapes sont identiques au modèle par achat, mais cette fois, le premier usage déclenche un prêt temporaire, facturé à un certain pourcentage du prix de l'ouvrage.
- Après un nombre de prêts, un seuil fixé au préalable entre l'éditeur et le bibliothécaire, l'achat se fait au prix complet du livre.
- Le prix final du livre est donc en général plus élevé que dans le modèle d'achat simple (on paie un pourcentage du prix autant de fois que le livre est consulté en dessous du seuil fixé, puis le prix de l'ouvrage pour l'achat).
- L'idée est d'attendre un certain seuil : par conséquent, on loue et on paie pour les ouvrages consultés un petit nombre de fois, et on n'acquiert définitivement que ceux atteignant un certain succès : on en achète moins.

Le capped pay per view

- Le système est semblable à celui mis en place dans le modèle de location avant achat, sauf que lorsque l'on atteint, via la location, 100% du prix du livre, celui-ci est acquis.
- Exemple : chaque location coûte 20% : au bout de 5 consultations, le livre est acquis. Tant qu'il ne sera pas consulté 5 fois, il n'appartiendra pas définitivement à la bibliothèque.

L'evidence base model

- C'est là aussi une sorte de souscription.
 - On paie un fee initial, les livres sont accessibles et consultables.
 - Au bout d'un temps déterminé, on peut acquérir et conserver autant de titre que la valeur du fee initial le permet, généralement en se basant sur l'usage fait des titres offerts au catalogue.
 - Il s'agit d'un PDA légèrement biaisé puisqu'aucune sélection ne se fait automatiquement, le bibliothécaire intervient dans le choix des titres acquis et peut ne pas prendre les plus consultés s'il le souhaite.
- L'expérience faite par la London University
 - Le modèle employé était celui de la location avant achat
 - Ils ont établi une série de critères (rien au dessus de £250, certaines langues refusées, par d'éditeurs non académiques, etc.) ; ce choix même a été semble t-il assez complexe, de même que la phase de dédoublonnage.
 - Au total, 120 000 e-books restaient au catalogue de l'éditeur.
 - Le chargement des notices dans le catalogue s'est fait par lot de 10 000 pour éviter le crash de leur système.
 - Le seuil choisi a été de 4 prêts avant achat. Chaque usager était limité à 3 prêts par jour, avec une durée de prêt de un jour.
 - L'option de médiation (intervention du bibliothécaire pour valider l'emprunt avant que le livre ne soit accessible au lecteur) n'a pas été retenue.
 - Le pilote a été très rapide ; le premier emprunt s'est fait 30 mn après le chargement des premières notices, le premier achat a été fait quelques jours plus tard.
 - Tous les fonds prévus pour le pilote, estimés pouvoir durer 6 mois, ont duré 6 semaines, ce qui a déclenché l'arrêt de l'essai de PDA.

- Les promesses... et les résultats
 - L'accès est rapide, la collection constituée colle bien aux besoins des lecteurs.
 - Le problème principal est de trouver un équilibre entre la demande et le budget : celui-ci s'épuise très rapidement.
 - Cette collection est constituée de 900 titres achetés suite à 4 prêts ; 565 ont été vus et prêtés moins de 4 fois, n'entraînant pas d'achat.
 - Les dépenses sont réparties de la sorte : 30% sur l'achat, 70% sur le prêt.
 - Doit-on en conclure que 70% du budget a été gaspillé, puisque les livres ne sont pas acquis ? Le prix final de revient d'un e-book acquis par ce biais est de £275.
 - Oui, d'une certaine façon, beaucoup d'argent apparaît « gaspillé », mais :
 - On pourrait baisser le seuil à 3 prêts, ou moins : plus de livres seraient achetés, le prix de revient des livres achetés moins élevé.
 - On pourrait aussi choisir un modèle d'achat direct.
 - Surtout : l'étude de la répartition des livres loués et non acquis révèle que 75% des livres non acquis n'ont été consultés qu'une fois (Les livres consultés 3 fois et ayant manqué de peu l'acquisition ne représentent que 4% du total).
On peut estimer qu'il n'y a pas de gâchis : il s'agit d'une consultation sur un ouvrage non intéressant qui n'aurait pas lieu de figurer dans la collection, mais il n'est pas anormal d'avoir payé pour le service de location.
Le livre acquis coûte légèrement plus cher que dans le cas de collections pré-payées mais c'est sans doute le coût de parier que ce seront des livres fortement consultés.
 - On déplace donc légèrement le prédicat initial : on ne veut pas acquérir des livres qui servent, on veut acquérir des livres qui servent plus d'une fois. PDA ne voudrait plus tant dire « Patron-driven acquisition » que « Patron-driven Access ».
 - L'idéal ne serait-il pas le capped pay-per-view ?
 - Sans doute, mais cela fonctionne si l'on gère directement sa collection et si l'on traite avec un éditeur qui empoche tous les bénéfices, sans les partager avec un agrégateur, un fournisseur, etc.
 - Dans ces derniers cas, le modèle de capped pay-per-view n'est pas proposé, car pas intéressant pour les fournisseurs.